

*Universität des Saarlandes
Sozialpsychologische Forschungsstelle
für Entwicklungsplanung*

FANTASMES ET RÉALITÉ¹

[FANTASMS AND REALITY]

ERNEST E. BOESCH

Psychoanalysis has shown that it is possible to bridge the gap between dream and reality. This is so because our perception of reality selects and interprets according to subjective patterns, so that dream and reality contain some "common variance". To understand these subjective patterns, the concept of "schema" (Piaget) is introduced, and it is defined in a double sense: a schema, on the one hand, is a pattern of action applied to an external situation or object; on the other hand it is a pattern of self-experience. Since every action always provides simultaneously an external as well as an internal experience, we have to expect a contamination of these two spheres of experience. Reality, therefore is coloured by components of "functional" experience. It is further argued that the subjective relationships between self and environment organize themselves into patterns (or schemas) of a more general reach. Such generalized schemas are called fantasies. Examples are given and discussed within the framework of a theory of action.

1. Le rêve, dirait le bon sens commun, est l'antipode de la réalité. En effet le rêve est intangible, futile, fantasmagorique, tandis que la réalité est stable, solide, constante. Le rêve n'est qu'une expérience subjective, la réalité par contre est une expérience commune, nous la connaissons tous et nous nous mettons facilement d'accord quant à ses qualités. Je ne puis juger du rêve qu'on me raconte, tandis qu'il m'est facile de me rendre compte du caractère d'une perception actuelle sur laquelle on attire mon attention.

Toutefois, il paraîtrait que ces deux antipodes ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils le paraissent au premier abord. Il existe en tout cas des moyens pour établir des ponts entre eux. L'un des ponts les mieux connus est l'interprétation du rêve. En provoquant certaines substitutions, selon les règles de l'art, il semble possible de détecter, à travers le fantaisiste du rêve, le comportement réel du rêveur. Un autre pont entre l'imaginaire et le réel peut être construit au moyen de certaines formes de thérapie auxquelles je reviendrai plus tard.

Considérons donc, d'abord, uniquement l'interprétation du rêve. Elle représente en effet un phénomène intrigant: Il suffirait, selon les promesses de la psychanalyse, de substituer ou de réarranger certains éléments du rêve pour en obtenir un accès au réel. On substitue aux

¹ Conférence faite le 14 janvier 1975 à Bruxelles, Institut des Hautes Études de Belgique.

symboles leurs contenus latents, un peu comme on traduirait un texte d'une langue dans une autre. Le rêve ne serait-il, alors, rien d'autre qu'une sorte de langage concret, imagé, remplaçant le langage verbal de la vie éveillée?

L'interprétation du rêve, à savoir sa transformation en un énoncé "réaliste", comporte toutefois plus qu'un simple déchiffrement; c'est la façon même de procéder lors d'une interprétation qui met en relief les composantes réelles et irréelles du rêve. Ainsi, l'interprétation s'efforce d'abord de détecter soigneusement les éléments que le rêve a empruntés à la réalité, les "restes diurnes" et les "vrais souvenirs", afin de les opposer au reste du rêve qui, lui, constituerait alors "l'imaginaire pur", "l'irréel véritable". Dans un rêve recueilli récemment lors d'une analyse, la rêveuse a d'abord vu trois garçons fusillés, ensuite elle a revêtu une des trois chemises de nuit que son frère, toutefois, réclamait comme sa propriété à lui. La chemise était décorée d'un bord rouge au milieu de sa face antérieure. Or, en rassemblant les associations, la rêveuse dit que, la veille avant de s'endormir, elle avait lu un article de Freud sur son rêve dit des Trois Parques (Freud 1948, vol. II/III, p. 210). La parenté en même temps que la différence des deux rêves saute aux yeux : dans les deux, le chiffre trois joue un rôle; toutefois, les trois Parques sont remplacées par trois garçons fusillés. Ensuite, dans son rêve, Freud met un premier manteau qui lui est trop long – on est amené à penser à la longueur des chemises de nuit; le deuxième manteau que Freud enfle par la suite est brodé d'un dessin turc – on pense au bord rouge de la chemise de nuit. Chez Freud un étranger réclame le manteau comme le sien – cet étranger, dans le rêve de notre analysée, se transforme en frère. Bref, le rêve comporte des éléments du souvenir reproduits tels quels (le chiffre trois), transformés (étranger-frère, manteau-chemise de nuit, Parques-garçons) et nouveaux (fusillés). L'interprétation de ce rêve ne pourra donc point se contenter d'une simple traduction des images en langage parlé, mais elle devra comprendre en même temps les processus qui ont opéré ces changements. Le travail de l'interprétation semble se rapprocher plutôt de celui d'une analyse chimique, essayant en quelque sorte de retracer un processus de synthèse afin de retrouver les éléments constitutifs tout autant que les forces auxquelles la composition est due.

Cet exemple illustre un fait important pour nos réflexions : Le rêve n'est pas de l'imaginaire pur, mais comporte, comme toute fantaisie, des éléments du réel. L'inverse serait-il également vrai – à savoir que toute réalité comporte des éléments de fantaisie? Voilà une question qui va constituer le thème général de nos réflexions.

Considérons d'abord deux exemples. J'emprunte le premier à Claude Lévi-Strauss (1962) :

A Mota, beaucoup de personnes observent des prohibitions alimentaires parce que chacune pense être un animal ou un fruit, trouvé ou remarqué par sa mère pendant qu'elle était enceinte. Dans un tel cas, la femme rapporte la plante, le fruit ou l'animal, au village, où elle s'informe du sens de l'incident. On lui explique qu'elle donnera naissance à un enfant qui ressemblera à la chose ou sera cette chose même. Elle

remplace alors celle-ci à l'endroit où elle l'a trouvée, et, s'il s'agit d'un animal, lui construit un abri avec des pierres; elle lui rend visite chaque jour et le nourrit. Quand l'animal disparaît, c'est qu'il a pénétré dans le corps de la femme, d'où il ressortira sous forme d'enfant. — Sous peine de maladie ou de mort, celui-ci ne pourra consommer la plante ou l'animal auquel on l'a identifié. S'il s'agit d'un fruit non comestible, l'arbre qui le porte ne devra même pas être touché... La relation entre l'homme et l'objet est si intime que le premier possède les caractéristiques du second : selon les cas, l'enfant sera faible et indolent comme l'anguille et le serpent d'eau, colérique comme le bernard-l'hermite, doux et gentil comme le lézard, étourdi, précipité et déraisonnable comme le rat, ou bien il aura un gros ventre rappelant la forme d'une pomme sauvage... (Lévi-Strauss, 1962, p. 102).

Ici, il ne s'agit plus d'un rêve, mais de la constitution des relations réelles d'un individu avec son entourage et avec lui-même. Le "lézard-totem" est assimilé à sa personne propre; en le rencontrant, l'individu éprouvera un sentiment de parenté, d'identification; dans un rêve, le lézard pourra facilement représenter le moi du rêveur. Le hasard d'une rencontre que la mère fit pendant sa grossesse a suffi pour influencer la perception que son enfant aura de la réalité, ainsi que la façon dont le groupe social percevra cet enfant.

Il serait illusoire de vouloir prétendre que de telles transformations de nos perceptions de la réalité n'existent que dans des cultures animistes. Considérons un autre exemple :

Lors d'une séance d'analyse une femme rapporte que ce matin même elle aurait ressenti une violente colère contre son chat qui, pendant la nuit, avait volé un morceau de viande sorti du frigidaire pour le dégeler. Une telle colère semble bien compréhensible, mais la patiente en fut suffisamment étonnée pour la relever pendant la séance. L'analyse de l'incident nous fournit les données complémentaires suivantes : Ce chat noir était l'animal favori du mari de l'analysée; elle se sent obligée de le nourrir à contre-cœur, elle-même n'aimant pas particulièrement les chats. La veille de la séance cette dame a assisté, avec son mari, à un concert, où ils ont rencontré une femme de leurs connaissances, portant une robe noire; la connaissance, mariée à un marchand de viande, avait eu pendant un certain temps une liaison amoureuse avec le mari de notre analysée. L'incident du chat, tout comme un rêve, semblerait donc contenir des "restes diurnes" : les éléments viande, couleur noire, voler, préférence du mari sont communs au chat et à la dame du concert. Là, de nouveau, comme chez les Mota de Lévi-Strauss, on dirait que la perception de l'animal ait été transformée par des apports étrangers, assimilant ainsi des données disparates en une et seule "réalité". Disons que les "réseaux connotatifs" du chat et de la femme rivale se recouvrent partiellement, de même que les réseaux connotatifs de l'enfant et de son totem sont partiellement identiques chez les Mota.

Faisons un pas de plus et considérons les réactions de notre analysée à l'égard de la femme rivale et du chat. L'assimilation des deux, en effet, ne paraît pas avoir été établie au hasard. Les deux incidents comportent une structure semblable : Dans les deux cas, notre analysée se sent volée par quelqu'un que favorise son mari, et sa réaction à ces deux situations pourra être résumée par la formule suivante : "pendant qu'on m'oblige à faire les corvées de la maison et de l'élevage des enfants, les autres jouissent des plaisirs qui me seraient dus à moi-même". C'est une sorte de thème général, un schéma structurant qui

englobe les deux incidents et qui peut les relier à de multiples autres incidents possibles. Ce thème nous est familier par les contes de Grimm : il s'agit de l'histoire de Cendrillon. En tant que formule générale ce thème se prête à la formation de multiples fantaisies variées, à d'autres Cendrillons différentes. C'est à ce genre de schème général que je propose de donner le nom de *fantasme*.

Notre monde est plein de fantasmes, mais il importe de bien les distinguer des fantaisies. La dame, qui tous les jours promène devant ma fenêtre son chien choyé, ne forme probablement pas des fantaisies à son égard. Elle est bien plutôt convaincue de sa réalité bien définie : C'est un animal qui possède un caractère et des habitudes particuliers, et qui réclame de sa part un certain nombre d'actions concrètes, réelles. Ce caractère de réalité, toutefois, devient suspect du moment où on prend en considération le réseau connotatif que présente le chien pour la dame. Il concrétisera, par son existence même, de multiples imaginations certainement peu conscientes : Ainsi il pourra représenter l'animal sauvage dompté et docile; il pourra symboliser l'amour et le dévouement; il lui fera ressentir un sentiment de pouvoir double : d'une part à l'égard de l'animal qu'elle domine, d'autre part vis-à-vis du monde extérieur qui en a peur. Tout cela, et d'autres connotations non mentionnées, ne sont pas des représentations conscientes; ce sont des qualités intimement intégrées dans la perception même du chien, définissant son attrait de même que le plaisir de le manipuler. S'il y a fantaisie, elle est constituée par le chien même, tandis que le type de relation avec le monde que sa maîtresse réalise au moyen du chien représente le fantasme.

2. Je viens de faire une distinction sur laquelle il faudra nous arrêter un instant, afin de mieux comprendre la nature des fantasmes : L'attrait du chien (en tant qu'animal) et l'attrait des actions qui le concernent. C'est en effet une distinction importante : Elle sépare le but de nos actions, d'une part, des opérations qui servent à le réaliser, de l'autre. Chacun des deux termes peut avoir sa valence propre, malgré l'interdépendance qui forcément existe entre les deux. L'ascension d'une montagne peut paraître plus intéressante à d'aucuns que le séjour sur le sommet, tandis que d'autres préfèrent prendre le funiculaire afin de jouir seulement de la cime. Toutefois, l'anticipation de la vue qu'on pourra découvrir du haut d'une montagne peut induire beaucoup de gens à accepter les désagréments de la montée s'il n'y a pas d'autre choix – la valence de l'action est rendue moins négative par la promesse du but.

En quoi consistent ces valences? La réponse est : en anticipations. Ce n'est pas l'action réalisée, mais l'action anticipée qui nous attire. Certes, ces anticipations se basent en partie sur des expériences antérieures, en partie aussi, cependant, sur des structurations nouvelles. Il reste, en tout cas, que ce sont les anticipations qui nous incitent à agir. Autrement dit, nous agissons sur la base d'idées préformées, idées qui, naturellement, pourront s'avérer vraies ou fausses lors de la

réalisation de l'action. En d'autres termes, nos réalités sont toujours perçues et constituées à la lumière de nos imaginations². Essayons de mieux comprendre la nature de ces anticipations. Elles comportent, en principe, toujours une part instrumentale et une part fonctionnelle.

Cette dualité est fondamentale à l'action : celle-ci sert d'une part à manipuler la réalité, à lui imposer des transformations qui nous permettent d'atteindre un but ; l'action, de ce côté, est donc instrumentale. En tant que telle, elle doit prendre en considération la nature de la réalité sur laquelle elle veut agir. On ne peut construire une table qu'en tenant compte des propriétés du bois et des moyens de le travailler ; on ne peut induire une personne à faire ce qu'on souhaite qu'en tenant compte de ses dispositions, de ses tendances d'action et de réaction. Appelons tout ceci l'aspect "praxique" de l'action. L'action, toutefois, ne concerne pas seulement la réalité extérieure, mais tout autant le sujet agissant lui-même : dans l'action, le sujet déploie ses pouvoirs, sa force, son intelligence, sa sensibilité, et en ce faisant il ressentira du plaisir, de l'aisance fonctionnelle, ou bien par contre des difficultés, des entraves à l'action, du déplaisir fonctionnel. En d'autres termes, le sujet agissant se perçoit lui-même d'une double façon : comme exerçant une activité spécifique, et comme disposant d'un pouvoir fonctionnel. Appelons ceci l'aspect fonctionnel de l'action et notons, en passant, que cet aspect fonctionnel revêt une importance particulière pour la formation du moi.

C'est ici l'endroit, je crois, où il nous faut introduire le concept piagetien du "schème". "Un schème", dit Piaget, "est un mode de réactions susceptibles de se reproduire et susceptibles surtout d'être généralisées" (Battro, 1966, p. 161). En poussant un objet, par exemple, nous actualisons un schème : C'est l'action de déplacer l'objet d'une certaine façon, susceptible d'être généralisée, donc appliquée de diverses façons à de multiples objets. Saluer une personne, correspond à un autre schéma : c'est l'action d'initier une rencontre, qui de façon variable s'applique à des personnes différentes. La généralisation des schèmes conduit aux catégories : la catégorie des objets qu'on pousse, des personnes qu'on salue, des animaux qu'on craint. Cette formation de catégories par généralisation n'est pas sans importance pour notre perception de la réalité : Je rencontre un grand chien et j'anticipe un danger ; c'est à dire, je ne réagis point au chien comme tel (qui peut être parfaitement inoffensif), mais à la catégorie que j'ai formée et qui s'appellerait "chien dont il faut se garder". Il existe une formulation de Piaget qui exprime de façon concise cette importance des catégories pour notre perception : "Le schéma stimulus-réponse est à concevoir,

² Déjà l'étude des illusions perceptives démontre l'action déformante des anticipations sur les perceptions. L'étude des projections permet de faire des constatations analogues concernant les processus plus complexes d'idéation et de structuration. En d'autres termes, nos anticipations agissent comme une sorte de filtre perceptif produisant des effets d'assimilation ou de contraste : Les petits écarts entre une situation perçue et son anticipation sont diminués ; les écarts plus considérables, par contre, tendent à être accentués.

non pas comme un processus linéaire menant de *s* à *R*, mais comme un processus circulaire d'assimilation initiale de *s* au schéma *R* (ou à la catégorie (E.B.)), et d'accomodation de *R* au *s* ainsi qualifié" (Battro, p. 164). Le chien perçu est d'abord assimilé à sa catégorie avant que la réaction ne se forme. La relation entre les termes de schéma, de catégorie et d'anticipation paraît ainsi se préciser.

3. Les schémas décrits jusqu'à présent sont des schémas "praxiques" (ou des catégories d'objets définies par les actions à leur égard). Si toutefois l'action comporte toujours les deux aspects praxiques et fonctionnels, il doit s'en suivre que nous formons également des schémas fonctionnels. Ces schémas, à mon avis, ne sont pas tout à fait identiques avec ce que Piaget appelle les schèmes affectifs ("l'aspect affectif des schèmes qui sont par ailleurs également intellectuels" – Battro, p. 164). Il reste, néanmoins, que les schémas fonctionnels sont souvent intimement confondus avec les schémas praxiques. Ainsi le schème de pousser implique d'une part la classe des objets qu'on pousse, liés à des situations particulières qui demandent ou permettent cette forme d'action; d'un autre côté le schéma implique toutes les expériences fonctionnelles de pousser, c'est-à-dire d'opposer sa propre force au poids d'un objet, ce qui inclut l'expérience d'effort, de résistance, et, normalement, de triomphe sur la résistance. L'objet à pousser et l'action de pousser sont donc deux perceptions différentes. L'aspect fonctionnel devient plus net encore dans des actions comme aimer, caresser et être caressé, ou bien dans tous les schèmes qui s'appliquent aux actions dictées par la colère, l'angoisse, la fatigue, la culpabilité. Le schéma praxique relie une action à son objet et aux effets de l'action sur l'objet; le schéma fonctionnel relie une action à ses effets subjectifs, ou, en d'autres mots, il établit des relations entre le sujet et son milieu ambiant, il définit le sujet par rapport à l'expérience de ses actions.

Il y a lieu ici, me semble-t-il, d'introduire une dimension supplémentaire au concept du schème: le schéma n'est pas seulement généralisable, mais il peut avoir différents niveaux de généralité, définis d'une part par l'étendue des généralisations possibles, d'autre part, par la complexité des situations englobées. Le schéma du chien ne peut être généralisé qu'à la catégorie des chiens ou à ce que le chien représente symboliquement; toutefois, le schéma "soigner", qui fait partie de la connotation du chien pour sa maîtresse, est susceptible d'une généralisation plus large, et il peut ainsi établir un pont entre les réalités du chien, de l'enfant et du mari. Ce schéma de soigner peut rester simple, n'englobant que l'aspect de s'occuper gentiment d'un être dépendant; il peut toutefois se compliquer par des anticipations supplémentaires, par exemple du type: être obligé de se dévouer afin d'obtenir de l'amour. A ce moment le simple schéma désignant la forme d'une action est devenu conditionnel, impliquant une relation de cause à effet. Nous ne nous trouvons plus très loin du fantasme de Cendrillon déjà rencontré. En effet, ce fantasme peut être considéré

comme un schéma fonctionnel de caractère relativement général et complexe. Il définit la position du sujet vis-à-vis de son monde.

4. Si l'anticipation d'une action comporte toujours ces deux aspects, praxique et fonctionnel, la perception d'une situation devrait présenter la même dualité. En effet, la situation telle que me la présente ma perception est toujours définie par deux dimensions : D'une part les actions instrumentales, matérielles, praxiques qu'elle requiert, d'autre part les expériences fonctionnelles qu'elle permet, les pouvoirs fonctionnels qu'elle réclame. Je vois mes skis : Ces objets représentent en premier lieu un certain nombre de situations contiguës au skiing – des endroits, des personnes ; en deuxième lieu ils représentent des actions que les skis me permettent de faire – me déplacer facilement d'un endroit à un autre ; et en troisième lieu, les skis symbolisent un ensemble d'expériences fonctionnelles – le plaisir de glisser sur une pente fraîche, de tracer une ligne ondulée dans une neige poudreuse, les sentiments du rythme, de la force, de la vitesse, les sensations dues au vent et au froid, à la lumière brillante du soleil : autant d'expériences où je me ressens non comme initiateur d'actes praxiques, mais comme le centre même d'expériences fonctionnelles multiples. Ce qui est vrai pour la perception de mes skis est également vrai pour les associations qu'ils déclenchent – le copain avec lequel j'ai skié est une donnée de la réalité extérieure en même temps qu'une stimulation fonctionnelle ; ainsi donc le situationnel, l'instrumental et le fonctionnel se pénètrent d'une façon inextricable pour former les réseaux connotatifs du réel.

Si tel est le cas, comprendre le rêve et comprendre la réalité ne sont alors plus des processus différents. Que le chat de la patiente, dont j'avais parlé au début, ait réellement volé la viande ou bien que la patiente en ait seulement rêvé, la signification fonctionnelle du phénomène eût été la même. Il est vrai que la perception du réel sélectionne des significations, tandis que le rêve les crée. Toutefois, il s'agit là peut-être de différences de degré plutôt que de nature.

Autrement dit : Pour comprendre des significations, l'interprétation doit s'appliquer de façon identique à l'expérience du rêve comme à celle de la "réalité". Nos réalités ne peuvent être comprises qu'à travers leurs connotations subjectives. Et ce qu'on appelle communément la réalité objective ne serait autre que le dénominateur commun, dans un groupe d'individus, de leurs expériences personnelles – dénominateur représenté en bonne partie par les dénотations du langage, qui, toutefois, n'expriment qu'une fraction du vécu subjectif.

Faire le pont entre le rêve et la réalité devient donc possible à cause de leur nature commune. Le rêve, assimilation pure dans le langage de Piaget, tend à utiliser les schémas subjectifs, fonctionnels, que nous appliquons également à notre monde réel, ce qui n'est dissimulé que par le fait que l'aspect praxique de nos actions éveillées obscurcit la conscience des aspects fonctionnels. En d'autres termes, la vie éveillée réclame une consistance entre nos actions et leurs situations que l'imagination pure n'est pas obligée de respecter. Nous ne pouvons, en

termes plus concrets, nous comporter vis-à-vis du chat comme vis-à-vis d'une rivale humaine, nous devons au contraire nous astreindre à une consistance des actions "chat" et des comportements sociaux. Le rêve, par contre, nous libère de cette contrainte à coordonner nos actions; il nous permet d'exprimer de façon exclusive l'interprétation fonctionnelle d'une situation actuelle.

5. Retournons au fantasme. Le fantasme, ai-je dit, n'est pas identique à une fantaisie; il n'est pas une représentation concrète. Étant défini comme un schéma fonctionnel de qualité intégrative, la caractéristique que Piaget donne aux schèmes s'applique également au fantasme :

"Le schème d'une action n'est ni perceptible (on perçoit une action particulière, mais non pas son schème) ni directement introspectible, et l'on ne prend conscience de ses implications qu'en répétant l'action et en comparant ses résultats successifs" (Battro, p. 161).

Le fantasme agit comme filtre perceptif, comme grille interprétative ou comme moule anticipateur. Il détermine les fantaisies du point de vue subjectif-fonctionnel. En tant que tel il contribue de façon majeure à former les relations entre l'individu et son monde. Essayons de préciser cette fonction du fantasme par un exemple qui nous permettra en même temps d'illustrer l'interaction sociale de fantasmes. Supposons un couple amoureux. La jeune fille se définit par rapport au monde selon le modèle de Cendrillon : accepter les corvées de bonne grâce, tout en espérant de se voir assigné un jour le rôle de la princesse admirée. Lui, par contre, tend à se voir dans le rôle du garçon dépendant d'une mère protectrice. Leur amour se base sur une correspondance apparente de leurs fantasmes personnels : Il croit reconnaître dans la serviabilité de la jeune fille ses tendances maternelles et protectrices, tandis qu'elle interprète les manifestations amoureuses du garçon comme la reconnaissance des qualités qu'elle s'attribue secrètement. Peu à peu, toutefois, les divergences se font jour : La protection maternelle à laquelle le garçon aspire implique une mère souveraine, compétente, maîtresse des problèmes que le garçon craint; sa jeune épouse, par contre, tend plutôt à être soumise, retirée, attendant les avances du prince qui viendra la préférer à tant d'autres. Son prince, toutefois, accepte ses services comme une chose qui lui est due, sans pourtant s'en montrer satisfait et sans faire mine de vouloir lui assigner le rôle rêvé. Elle, de son côté, perçoit de manière plus ou moins diffuse l'insuffisance de ses efforts; il s'agit donc, croit-elle, de les intensifier, et plus elle se sent le cœur lourd, plus elle s'appliquera dans son rôle de Cendrillon. Son mari, lui, sent que la serviabilité de son épouse cache un espoir qu'il n'arrive toutefois pas à saisir, et qui l'inquiète. Habitué aux réactions du petit garçon dépendant, il s'efforcera ainsi de satisfaire ce qu'il croit être les désirs de sa femme, se laissant pousser à accepter un rôle auquel il n'est pas préparé. On serait tenté de formuler la situation dans le langage de Laing : Jeanne ne sait pas ce qu'elle aimerait que Jacques lui donne, sauf qu'elle sait que ce qu'il

lui donne n'est pas ce qu'elle aimerait qu'il lui donne — et Jacques ne sait pas qu'il ne sait pas ce que Jeanne aimerait qu'il lui donne, etc. Dans cette inconscience et cette insatisfaction à la fois, les deux se voient amenés à des réactions de plus en plus maladaptées, mais qui toutefois ne manquent pas de récompenses intermittentes permettant de maintenir le cercle vicieux.

Jacques et Jeanne, pour conserver ces noms, sont en proie à des fantasmes qu'ils prennent pour des réalités ou, plutôt, à une réalité formée par des fantasmes. Si le sort leur avait été plus favorable, leurs fantasmes personnels auraient été concordants, et ils ne se seraient jamais aperçus du caractère fantasmique de leur réalité. Si Jacques s'était assigné le rôle du prince sauveur, ou si Jeanne avait adopté celui de la mère protectrice, rien n'aurait dû troubler leur relation. Tant que le professeur s'attribue un rôle patriarcal et l'étudiant celui de l'élève admiratif, leur monde reste intact; si par contre l'élève se considère comme le libérateur d'une société assujettie, les fantasmes mutuels s'opposent et la réalité de l'université s'en trouve affectée.

La réalité est ce qui nous résiste; plus exactement, elle résiste à nos intentions, donc, entre autres, à nos fantasmes. L'interaction entre le fantasmique et le réel, que nous venons d'illustrer, ne se bornera donc probablement pas aux communications sociales. Elle s'étendra également à la réalité matérielle: Supposons que Jeanne se promène en ville. Tout d'un coup elle se sent l'envie de traverser la rue pour regarder les étalages d'en face. Ce n'est qu'après un moment qu'elle se rend compte qu'au fond ce fut la devanture d'un magasin de mode qui l'avait attirée. Pour Jacques, évidemment, les points d'attrait seraient autres. Leurs intérêts, dit-on, divergent. Toutefois, il y a intérêt et intérêt. Comparer les prix des légumes auprès de différents vendeurs est autre chose que de se perdre, devant un magasin de mode, dans des fantaisies concernant sa propre personne. Une différence, en tout cas, est intéressante: Tandis que Jeanne ne se sentira attirée par les magasins d'alimentation qu'au moment précis où elle va faire ses emplettes, elle sera prête à toute occasion à réagir aux devantures d'élégance. C'est un peu comme si elle avait des buts à activation intermittente et d'autres à activation constante.

Notons une deuxième différence: Devant les magasins d'alimentation elle fait des plans: voilà qui serait bon pour le repas du soir. Devant le magasin de mode par contre, elle rêve, elle se perd dans des fantaisies. Le magasin de comestibles fournit des informations qui permettent de résoudre un problème concret; la devanture de mode sert plutôt comme écran projectif. Ses fantaisies concernent surtout sa propre personne et l'impression qu'elle fera sur son entourage; elles concernent la satisfaction de ses aspirations fonctionnelles. Ces fantaisies sont, pouvons-nous supposer, en relation avec des fantasmes.

L'action des fantasmes sur le réel consisterait donc d'une part à distribuer des valences, d'autre part à assurer en quelque sorte un état de vigilance constant spécifiant la sélection de stimuli et facilitant le déclenchement d'activités concrètes. C'est en ce sens que le fantasme

déborde (ou plutôt complète) la définition du schéma : il se présente non seulement comme un filtre perceptif mais également comme un système d'activation.

Nous savons que ces activations peuvent devenir bien complexes : Les rêveries de Jeanne devant la devanture de mode peuvent l'inciter à acheter des étoffes, à prendre des leçons de couture, à réaménager sa maison afin de pouvoir mieux coudre ses rêves – une façon bien cendrillonne de réaliser des rêves de princesse.

Les fantaisies devant le magasin de mode peuvent varier. L'influence du réel – variations de la mode, du climat saisonnier, des occasions particulières – agit en retour sur les fantaisies. Toutefois, il y a lieu de distinguer soigneusement entre l'influence du réel sur les fantaisies et sur les fantasmes. Ces derniers, étant des schémas et non des représentations concrètes, restent généralement inconscients. Ce n'est pas le désir de mettre sa personne en valeur, d'être choyé, gâté qui varie, mais les façons dont on anticipe sa réalisation. Jeanne pourra même, à la longue, devenir un peu réfractaire à la mode, se lassant de ses changements continuels et de ses satisfactions illusoire, tout en maintenant en même temps le fantasme de base – il trouvera simplement d'autres issues. Ainsi, les efforts d'adapter nos actions au réel restent souvent sans effet sur les fantasmes – ceux-ci tendent à se maintenir à l'insu de la réalité perçue – ce qui est illustré par la résistance souvent tenace de nos modes de percevoir et d'interpréter devant les leçons de l'expérience. L'imperméabilité du paranoïaque à l'égard de la réalité en est un exemple bien connu. Je ne suis pas certain, toutefois, que cette rigidité ainsi attribuée au fantasme soit toujours présente au même degré. On pourrait plutôt supposer qu'il existe des fantasmes souples et d'autres rigides ; il me paraît probable que la rigidité des fantasmes est une condition nécessaire, mais non encore suffisante de la névrose. Une deuxième condition nécessaire – et les deux réunies seraient alors suffisantes – concernerait les contenus du fantasme : il doit concevoir le moi comme faible, vulnérable, menacé.

6. Nous voilà amené à notre dernier problème. Nous avons considéré les fantasmes comme des schémas subjectifs-fonctionnels, c'est-à-dire, visant à établir une certaine relation entre le sujet et son monde. Nous avons vu, ensuite, que le fantasme est inconscient ; certes, il conditionne notre expérience, mais notre conscience s'applique de préférence aux contenus et non aux conditions de l'expérience vécue. Le fantasme se manifeste dans ce que j'avais appelé la distribution de valences, et il se concrétise dans nos fantaisies et anticipations. Finalement, nous venons de voir que l'inconscience du fantasme favorise sa rigidité ; cette dernière nous parut être une condition importante dans la genèse et le maintien d'une névrose.

Si tel est le cas, la production et l'analyse de fantaisies doit avoir une valeur importante dans la thérapie des névroses. En effet, si les conditions s'y prêtent, comme c'est en général le cas dans la situation

thérapeutique, l'expérience de fantaisies variées devrait pouvoir attirer l'attention sur leur thème commun et faciliter ainsi la prise de conscience et la restructuration des tendances fantasmatiques. Il est certain que de telles prises de conscience peuvent également s'opérer lors de l'analyse du comportement dans des situations concrètes – on pense là à l'exemple classique de l'analyse transférentielle; toutefois, l'analyse systématique des fantaisies paraît offrir une voie privilégiée vers la découverte des fantasmes. L'exemple auquel on pense en premier lieu est le rêve, voie royale vers l'inconscient pour Freud et Jung. Toutefois, le rêve reste un phénomène capricieux qu'on ne peut provoquer à son gré. De ce fait il est souvent difficile d'en collecter des séries continues, permettant de démasquer, avec plus de validité que par le rêve isolé, les fantasmes sous-jacents.

Là, les techniques dites du "rêve éveillé dirigé" (Desoille 1961, Leuner 1970) paraissent combler une lacune de méthode. Dans ces techniques le rêve est provoqué dans un état de détente ou de semihypnose, en suggérant des thèmes propices à l'élaboration fantaisiste. Il est facile alors, soit de revenir sur les mêmes thèmes, soit d'enchaîner sur des thèmes entamés afin de les compléter. Assez rapidement on arrive alors à découvrir, dans la multitude des fantaisies individuelles, les contours constants des fantasmes de base. Prenons, par exemple, le cas d'une jeune femme qui souffre d'un regret pathologique d'avoir quitté un amant infidèle. Dans une première fantaisie, recueillie selon la technique de Leuner, elle voit sa mère assise dans un bateau, la mine déprimée. La patiente refuse violemment, et en pleurant, de s'approcher de sa mère et de lui adresser la parole. Dans les imaginations subséquentes, les personnes adultes qu'elle rencontre sont en général difficiles à aborder, refusant de prendre note de sa présence ou parfois même la menaçant; les images de la nature sont elles aussi fréquemment menaçantes – telle une rivière qui l'attire vers une chute ou dans l'orifice d'une montagne, un précipice dans lequel elle risque de tomber, un pré traversé de fossés angoissants, un ruisseau duquel soudain sort un crapeau dégoûtant, un bouquet de fleurs qui lui fânent dans la main. La suite des fantaisies dévoile ainsi d'une façon frappante les schémas fondamentaux qu'elle applique à son monde: Le monde pour elle, est menaçant, elle-même se sent impuissante, et les personnes capables de la supporter, la refusent. Ce qu'elle exprime, est un fantasme d'isolement et d'impuissance.

Il est impressionnant de voir de telles systématisations se déployer assez rapidement et progressivement, mais les confrontations ainsi engagées ne sont pas sans danger. Notre patiente y a réagi d'une façon angoissée, et le traitement a dû s'orienter vers des méthodes moins actives. Voilà un problème important: Qu'est-ce qui menace lors d'une confrontation avec nos fantaisies? Nous savons qu'elles ne sont pas des réalités, d'où provient alors leur caractère anxiogène?

La réponse courante est qu'il s'agit de généralisations: L'imagination reproduit des réalités qui font peur, et cette peur se répand sur l'image

selon un gradient de ressemblance. Malheureusement une telle explication n'a pas l'air de s'appliquer au cas que je viens d'exposer. Ainsi, la jeune femme a manifesté une angoisse vive concernant une montagne derrière la maison de sa mère; considérée de plus près cette montagne s'avère être simplement une colline couverte de verdure et non pas une formation rocheuse menaçante. En plus, dans la réalité, la jeune femme n'a jamais éprouvé la moindre peur de cette colline. Le "signifié" de la fantaisie n'est donc pas anxiogène. De façon inverse, nous savons que souvent un signe n'évoque pas l'angoisse qui s'attache au signifié – la peur d'un serpent n'est pas forcément activée par son image.

Rappelons-nous une autre observation : Selon les moments, la même image pourra être tantôt anxiogène, tantôt neutre ou agréable, pour une et même personne. Récemment une collègue m'avoua qu'elle adorait des contes de revenants, mais qu'elle n'oserait pas en lire la nuit se trouvant seule à la maison. La teinte affective d'une image varie donc selon le contexte situationnel.

Voyons ce que cela signifie. Une situation contient, pour l'individu agissant, un certain nombre de significations auxquelles correspond un ensemble d'activations de tendances. De telles activations ne sont pas simplement réactives, elles essayent plutôt d'établir un équilibre entre les accommodations nécessaires d'une part, les récompenses possibles de l'autre. En d'autres termes, dans chaque situation le sujet tend à maintenir un pouvoir fonctionnel optimal. Or, le pouvoir fonctionnel optimal se définit, pour chaque individu, selon des critères extérieurs à la situation actuelle; il se définit par nos schémas fonctionnels anticipateurs. Comme nous venons de le voir, ces schémas opèrent des sélections perceptives et des activations privilégiées. En quelque sorte ils éliminent de la situation perçue les éléments sans signification pour les aspirations de l'individu. Réduite ainsi à ses éléments significatifs, une situation agit d'une double façon : d'une part en tant que constellation dans laquelle s'insère l'activité du sujet, d'autre part comme un ensemble de critères de son pouvoir fonctionnel; elle prescrit une manière d'agir et déclenche des anticipations du pouvoir d'agir. Ces anticipations, toutefois, sont des fantaisies plutôt que des réalités. La fantaisie fait donc plus que simplement symboliser une situation réelle; elle en représente la contribution subjective, l'apport projectif inhérent à toute perception. Elle constitue une partie intégrante du réseau connotatif d'une perception.

La réponse à la question posée – à savoir comment une imagination pourrait être menaçante – paraît ainsi devenir possible : L'imagination devient menaçante quand elle nous confronte avec l'insuffisance de notre potentiel d'action. Ce n'est donc point le contenu concret d'une imagination qui déclenche l'angoisse, mais sa signification fonctionnelle. Craindre la montagne derrière la maison de sa mère n'indique point que, pour notre patiente, la montagne est une réalité angoissante, mais en plaçant une menace à proximité de sa mère, elle ressent par là

même son impuissance à l'égard de l'agressivité ainsi exprimée³. C'est cette même impuissance, à savoir d'agir de façon affectueuse, qui dirigea la réaction envers la mère imaginée dans le bateau – les deux situations confrontent le sujet non pas avec une donnée gratuite et irréaliste, mais avec la réalité de son pouvoir fonctionnel défectueux.

Une telle confrontation doit être aggravée par le cours d'une longue série de rêves éveillé dirigés, et ce n'est alors plus simplement une insuffisance situationnelle qui est ressentie, mais une faiblesse du moi. C'est une menace que l'individu ne peut affronter que si elle est compensée par les récompenses d'un transfert positif ou si elle est suffisamment espacée pour permettre des assimilations cognitives graduelles.

Gardons-nous, toutefois, de l'illusion selon laquelle l'activité des fantasmes ne se rencontre que dans le comportement névrotique. Le fantasme est une donnée de notre fonctionnement mental, et nous avons vu que nos réalités en sont teintées au point qu'il devient souvent difficile de décider si nous sommes en présence du réel ou du fantasmatique. McClelland nous a donné une petite étude charmante sur l'homme de science. Dans ce travail il émet l'hypothèse que la motivation de l'homme de science serait à rechercher dans un besoin d'agressivité refoulé. La science, alors, correspondrait-elle à un fantasme? C'est une question que je ne voudrais que mentionner ici pour terminer, sans m'aventurer dans une réponse qui nous conduirait vers les questions complexes de la nature psychologique de la vérité, de la certitude et de l'ordre. Permettez-moi simplement, en guise de réponse, de terminer par un petit passage de William James :

L'aspiration à être 'scientifique' est une telle idole pour notre génération actuelle, nous l'avons tous sucé par le lait de nos mères à un degré tel, que nous trouvons difficile de concevoir une créature qui ne la sentirait pas, et plus difficile encore de la traiter librement comme l'intérêt subjectif, unilatéral et particulier que somme toute elle représente (James 1950, Vol. II, p. 640).

Si l'ubiquité des fantasmes ne s'arrête point devant des activités aussi rationnelles et positivistes que la science, le problème des fantasmes nous offre encore matière à bien des réflexions.

RÉFÉRENCES

- BATTRO, A.M. *Dictionnaire d'épistémologie génétique*. Paris, 1966.
BOESCH, E.E. *Psychopathologie des Alltags*. Bern, 1976.
DESOILLE, R. *Théorie et pratique du rêve éveillé dirigé*. Genève 1961.
FREUD, S. *Die Traumdeutung*. Ges. Werke II/III, Image, London, 1948.
JAMES, W. *The principles of psychology*. New York, 1950.

³ Une question reste ouverte ici : Pour quelle raison la montagne a-t-elle été choisie pour représenter une menace? Ces problèmes de "déplacement d'affects" sont traités en plus de détail dans Boesch 1976.

- LAING, R.D. *Knots*. Penguin, 1970.
LEUNER, H. *Katathymes Bilderleben*. Stuttgart, 1970.
LÉVI-STRAUSS, C. *La pensée sauvage*. Paris, 1962.
McCLELLAND, D. *Motivation und Kultur*. Bern, 1967.

Universität des Saarlandes
Sozialpsychologische Forschungsstelle
für Entwicklungsplanung
D-66 Saarbrücken 11

Reçu octobre 1975